

Jeu

Quelle audace?!? : Dreamland Burns (États-Unis)

Chantale Cusson et Benoît Lagrandeur

Festivals en questions

Numéro 38, 1986

URI : id.erudit.org/iderudit/27876ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cusson, C. & Lagrandeur, B. (1986). Quelle audace?!? : Dreamland Burns (États-Unis). *Jeu*, (38), 48–49.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

quelle audace?!?

Dreamland Burns (États-Unis)

Film écrit et dirigé par Stephan Balint; direction de la photographie: Krank Prinzi; assistance à la photographie: Theo Cremona; assistance à la direction et montage: Anna Koos; direction de production: Klara Palotai; direction artistique: Eva Buchmuller.

Distribution: Esther Balint et August Darnell; Peter Berg, Shirley Clarke, Rickie Leacock, Eric Dailie et Bobo Charles Shaw.

Scénographie du spectacle: Eva Buchmuller.

Avec Esther Balint, August Darnell, Peter Berg, Bobo Charles Shaw, Jennifer Stein, Alexandra Auder, Rebecca Major et Klara Palotai.

Création collective du Squat Theater.

Le plafond tombe. Éclats de rire. Non, ce ne sont pas *les Purs* mais bien le Squat Theater. Ici, d'ailleurs, le plafond ne tombera qu'une seule fois¹ — en une chute d'objets hétéroclites et un nuage de poussière —, au cours du rêve *live* (sur scène) d'une jeune femme endormie, après la projection sur écran des temps forts de sa journée. Si on reprenait du début.

Le spectacle se divise en deux parties enchaînées mais bien distinctes. Dans un premier temps, celui du réel, du tangible, on a fixé sur pellicule la journée d'une jeune femme, quotidien mécaniquement représenté, aplati par le bidimensionnel et le noir et blanc. Ici, donc, contrairement à la tradition américaine du cinéma-machine à rêver et à s'évader — qui installe habituellement le spectateur dans la passivité —, on a utilisé le support cinématographique comme témoin neutre du quotidien en restituant, sans couleurs et sans aucun de ces effets spectaculaires que permet la technologie², des bribes (moments-clés) de la journée un peu particulière d'une jeune femme: relation amoureuse, déménagement, pendaison de la crémaillère, sortie dans un bar, rencontres imprévues, etc.

Dans un deuxième temps, on investit la scène comme espace privilégié de l'illusion et de l'artifice pour donner corps au rêve. Le réel se déforme, se colore, les événements se confondent, les personnages croisés au cours de la journée viennent hanter la nuit, et c'est ici que le Squat a recours à la technologie: les personnes deviennent des mannequins dont seul le visage s'anime grâce à des projections d'images en mouvement; des étincelles et des flammes semblent jaillir du néant; *New York by night* se profile en toile de fond avec ses milliers de lumières... et le plafond tombe. Mais

1. Dans *les Purs*, spectacle de la sélection du 16^e Festival québécois du jeune théâtre, (on disait que) le plafond tombait plusieurs fois.

2. Sinon une recherche évidente dans les angles et les prises de vue; nous y reviendrons un peu plus loin.



Photo: François Truchon.

si, de cette manière, le Squat parvient, jusqu'à un certain point, à reproduire des éléments du chaos et de la confusion propres au rêve (sensations troubles, perceptions atrophiées qu'évoquent si bien les mannequins mi-figés, mi-animés), il ne parvient cependant pas à habiter réellement la scène. Outre quelques ennuis techniques (signaux d'entrée mal coordonnés, système de micros qui transmettent tous les parasites de la ville davantage qu'ils portent la voix des comédiens), les acteurs, qui parviennent si bien à percer l'écran, ne savent pas pousser leurs émotions au-delà de la rampe. Résultat: c'est peut-être plus le spectateur que la rêveuse qui nage en pleine confusion. Le plafond tombe, image magnifique³, mais on ne comprend (n'entend) pas trop pourquoi... Éclats de rire. Mais le Squat cherchait-il à faire rire par cette image?

De plus, le Squat ne parvient pas à installer, au cours de la deuxième partie, cette sensation de voyeurisme sur laquelle il a pu jouer dans ses spectacles précédents et qu'il a su recréer dans la première partie. En effet, le dénuement du film ainsi que les angles et les prises de vue plaçaient carrément le spectateur dans cette position; l'impression, par exemple, de suivre quelqu'un dans la rue de façon indiscreète, le perdant parfois de vue à cause d'un camion qui passe ou d'un piéton qui nous coupe, était nette. Dans le rêve, par contre, on n'a pas réussi à faire pénétrer le spectateur dans cet univers décloisonné; il est resté public passif devant la scène.

Dreamland Burns s'est vu décerner le «prix de l'audace»⁴... Bien sûr, les propositions de ce spectacle étaient audacieuses, comme cela peut parfois se voir au cours d'une saison théâtrale régulière, mais rarement en souligne-t-on si positivement la valeur...

Le Squat a la réputation d'être foncièrement provocateur et dérangeant. À quand son retour ici avec un spectacle rodé qui rende justice à cette réputation?...

chantale cusson et benoît lagrandeur

3. Avec la ville de New York illuminée qui se profile à travers la toile de fond de la scène, il s'agit là d'une des plus belles images du spectacle.

4. La véritable audace se trouve peut-être dans l'attribution de ce prix. Comment parler d'audace en oubliant, dans le «palmarès» de la remise des prix, le spectacle de Fred Curchack, le travail de mise en scène pour *Provincetown Playhouse* ou encore les audacieux spectacles qu'étaient, chacun à sa façon, *Ne blâmez jamais les Bédouins* et *Out of the Bin*? Par ailleurs, comment qualifier le fait d'avoir écarté tous les spectacles de la sélection du 16^e Festival québécois du jeune théâtre, sinon... d'audacieux?